

Encouragé par André Castelot, **Martial Debré** a déjà publié six biographies de femmes des XVII^e et XVIII^e siècles aux éditions Les 3 Orangers et France Empire, et un premier roman paru en 2009 aux éditions De Borée : *Le Secret de la Villa Marianne*. Il conjugue ses deux passions, l'écriture et la scène, en transposant ses ouvrages au théâtre. *Les Peyrie* est son deuxième roman.

LES PEYRIE

Du même auteur

Le secret de la Villa Marianne, De Borée roman, 2009.

Charlotte Corday, biographie, France Empire, 2005, 2008.

Ninon de Lenclos, biographie, France Empire, 2002, 2007.

Marie-Adélaïde de Savoie, biographie, Les 3 orangers, 2000, 2008.

Madame de Pompadour, biographie, Les 3 orangers, 1999, 2008.

Madame Elisabeth, biographie, Les 3 orangers, 1997, 2006.

La duchesse du Maine, biographie, L'Encre, 1995, épuisé.

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français
d'exploitation du droit de copie,
20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© De Borée, 2010
Imprimé en France en août 2010
Dépôt légal : septembre 2010
ISBN : 978-2-8129-0190-4
ISSN : 1769-1788

Martial Debriffe

Les Peyrie

roman

*À ma sœur Cécile.
À mon frère Vincent.
En témoignage de ma profonde affection.*

*La France tient à l'Alsace et les Alsaciens tiennent à la
France.*

Hitler, le 6 octobre 1939.

I La vie parisienne

« Vous voilà chez vous », lance la propriétaire de l'appartement en ouvrant les volets.

Jules Peyrie grimace un sourire de remerciement, tandis que ses yeux parcourent les murs aux larges taches de graisse, le sol usé, les meubles en bois rustique piqués par les vers : tout ici lui paraît laid, branlant, inconmode. Sans rêver d'un palais, il avait imaginé un logement plus convenable pour le prix. Mais Paris, ce n'est pas Bergerac. Voilà deux ans que la ville sort à peine de la crise de 1936 ; la plupart des fonctionnaires de passage logent chez l'habitant. Son regard rencontre celui de son ami Clément Chabory qui lui a obtenu ce « deux pièces » grâce à une de ses relations. La fatigue des examens et la fin de la thèse de médecine ont mal préparé Jules à la déception.

« J'aurais voulu te proposer un toit plus décent, vieux, mais je n'ai pas mieux, lance Clément.

- Je n'ai rien dit...
- Non, mais tu as du mal à cacher...
- Ça fait cinq cents francs pour le mois en cours, coupe la dame et il faudra me verser un loyer d'avance.
- D'accord », marmonne Jules en tirant son porte-monnaie de sa poche.

Un malaise s'empare de lui. Des infiltrations noirâtres comblent les interstices du plancher, imbibé par l'humidité. Sans doute proviennent-elles de la poissonnerie du rez-de-chaussée ? Une odeur de marée imprègne l'air jusque dans sa pièce principale.

« Crois-tu que tu pourras t'y faire ? demande Clément.

- Mais oui. C'est une question d'habitude. Après tout, je préfère ça à la chambre de l'université.
- Tu as raison. Aucune comparaison. Allez, on te laisse. À plus tard. »

Rapidement, Jules décide d'aller chercher ses affaires à la cité et de rendre les clefs à la concierge. Dans les couloirs et

les allées de la Fondation, il rencontre quelques étudiants qui n'ont pas les moyens de retourner chez eux. Ils discutent sur la pelouse et tentent de profiter du soleil. Jules se rappelle avec quelle morosité il repartait chaque été chez son père à Saint-Cyprien, à vingt kilomètres de Sarlat. Heureusement, son cursus est terminé. Il est libre. Dans l'ensemble, les épreuves se sont déroulées sans encombre. Sauf en droit. Matière négligée durant toute l'année. Quand l'examineur lui a posé la première question, il a répondu : « Ce qu'on ne sait pas, c'est là ce dont on aurait besoin et ce que l'on sait, on n'en a que faire... » Comme le professeur le regardait d'un œil passablement étonné, il a rajouté : « C'est de Goethe, monsieur. » Et il a eu une deuxième chance.

Jules ne peut partir en vacances avant le mois de septembre. Il doit continuer son service à l'hôpital en tant qu'interne. C'est la première fois qu'il se retrouve seul un été complet. À peine rentré dans son appartement de la rue Sanson, il déballe son sac, fait le lit, s'apprête à cuisiner un bouillon gras et une viande cuite. On sonne à la porte :

« Ah ! mon vieux, quelle aubaine. Je viens habiter avec toi, annonce triomphalement Clément.

- Quoi ?
- Tu as bien entendu.
- Mais pourquoi ?
- Je m'apprêtais à repartir à Vichy. Mais je viens de recevoir un télégramme. Regarde. »

Ordre de rester à Paris et d'étudier suffisamment pour être reçu en octobre, lit Jules.

« Évidemment, j'ai essayé de discuter au téléphone. Mais le paternel est formel.

- Et tes affaires ?
- Dans la voiture. »

Jules jette un regard en bas de l'immeuble. Dans le cabriolet, il aperçoit plusieurs valises et un phonographe portatif.

« Tu as oublié tes cannes de golf ! plaisante le médecin.

- Très drôle !
- Tu sais que je travaille à l'hôpital.

- Je ne te dérangerai pas. De toute façon, je dois étudier et réussir. Pas question de quitter Paris. Les mensualités du père, c'est du fixe ! »

Quelque peu agacé, Jules se remet à la cuisine. En levant les yeux, il voit son ami ajuster sa cravate. Qui espère-t-il séduire ce soir ?

« Ce qui m'étonne, rajoute Clément, c'est que je me sois fait coller en chimie, en physique et en physiologie : le grand jeu.

- Tu l'as peut-être mérité.
- Arrête de dire des bêtises. On va dîner dehors ?
- Je n'ai pas tes moyens.
- Ne soit pas ringard. Je t'invite. »

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se retrouvent sur la terrasse du *Privilège* et restent un moment à regarder le mouvement du boulevard. Clément ne peut s'empêcher d'observer les passantes avec intérêt.

« Pas formidables, ce soir. C'est déprimant. Au fond, ça tombe bien. J'ai décidé de me calmer », s'exclame t-il en bâillant.

Profitant de ces bonnes résolutions, Jules propose à son ami de l'accompagner à l'hôpital dès le lendemain.

« Je ne vais jamais à l'hosto pendant l'année, ce n'est pas pour y courir pendant les vacances.

- Tu ne vas pas rester toute la journée au lit ?
- Si pourquoi ?
- Et tes études ?
- Justement, je m'y consacre.
- Dans ta chambre ?
- Tu as vraiment la mentalité d'un besogneux. Tu ne voudrais tout de même pas devenir médecin de campagne ?
- Pourquoi pas, ce n'est pas une honte.
- Libre à toi de grimper des étages jusqu'à devenir cardiaque et de tourner en rond pendant quarante ans sur les mêmes chemins de cambrousse. Il faut être fou... »

Clément n'est malheureusement pas le seul à dénigrer la

médecine rurale. La plupart des internes arrivent mal à cacher leur ambition. Jules les sent préoccupés par leur future installation et leur condition sociale. Finalement, avec ses carnets de chèques, ses multiples conquêtes, Clément est un étudiant parmi tant d'autres.

Après une longue journée de travail, le jeune docteur rentre vers 7 heures. Ce soir, il est épuisé. Deux insuffisances respiratoires et un accouchement difficile. Clément est avachi sur l'unique fauteuil de l'appartement et laisse son ami s'asseoir sur une chaise. À peine Jules reprend-il quelques forces que son colocataire s'exclame :

« Mon vieux, il faut absolument que tu me rendes un service. Je viens de rencontrer une Allemande ma-gni-fique. Tout à fait mon type de femme. Seulement, elle a une copine et ne veut pas la laisser tomber.

- Clément, je suis crevé. Tu ne peux pas remettre ton histoire à demain ?
- Non. J'ai rendez-vous et je ne peux pas les traîner toutes les deux avec moi.
- Que veux-tu que j'y fasse ?
- Il faut absolument que tu en prennes une.
- Il n'en est pas question.
- J'ai sorti ma voiture. On va faire un tour à Pigalle, puis on ira voir le clair de lune sur la butte.
- Mais...
- C'est elle qui me l'a demandé, tu penses bien.
- Et alors, je...
- Les Allemandes... Toujours sérieuses dans leur programme... Et puis toi, tu parles presque couramment.
- Mais non !
- 18 à l'examen, j'ai vu ton relevé de notes, répond Clément en tapant sur l'épaule de son ami.
- J'ai du travail.
- Ah ! Pas d'histoires. Pour une soirée...
- Je t'assure, ça ne me dit strictement rien de sortir avec

- une fille que je n'ai jamais vue.
- Tu te méfies ? Tu as peur que la mienne soit plus jolie. Tranquillise-toi.
 - Écoute.
 - Une femme qui désire, c'est sacré : il faut absolument la contenter.
 - Mais je n'ai pas envie de...
 - Tu lui parleras d'abord de littérature... Schiller... Goethe. Le reste suivra. »

Jules cherche une échappatoire, frotte les bords élimés de ses manches.

« Je ne peux pas sortir comme ça. Tu aurais l'air de promener ton valet de chambre.

- Si c'est tout ce qui t'arrête, je te prête des habits. Viens. »

Clément allume son cigarillo, pousse le jeune médecin dans sa chambre, choisit dans la penderie un costume de flanelle, une chemise, une cravate. Sans réel enthousiasme, Jules enfiler sa nouvelle tenue.

« Et bien, dit l'étudiant en crachant une volute épaisse, il faut y aller. »

Installées à la terrasse du *Privilège*, les deux Allemandes saluent l'arrivée du cabriolet. Jules ne peut se tromper sur celle qui lui est réservée : une fille mince, sans éclat, aux cheveux blonds cendrés, presque blancs et au visage pâle.

Après une rapide présentation, Ursula s'installe près de Clément, Eva grimpe à l'arrière aux côtés du périgourdin. La voiture démarre.

À l'avant, le jeune homme mélange français, anglais, lâche par intermittence le volant pour poser sa main sur la cuisse de sa voisine. Jules, quant à lui, se tasse dans un coin. Il faut une dizaine de minutes pour rejoindre Pigalle. Clément arrête l'automobile sur le boulevard à la hauteur du *Pasodoble*, un des dancings les plus réputés de la capitale. La salle est pleine. L'étudiant parle avec le portier qui finit par conduire le groupe jusqu'à la seule table disponible, la

dernière. Bloqués, coincés, imbriqués les uns dans les autres, les danseurs tournent sur place. Sans même s'asseoir pour ne pas perdre de temps, Clément entraîne Ursula. Des ventilateurs brassent au plafond des nuages de fumée. Jules reste un instant debout pour mieux regarder ce spectacle, puis, étourdi par le vacarme et la lumière, il s'assoit. Que ne donnerait-il pas pour rejoindre sa chambre silencieuse et sa lampe de chevet ! Timidement, il demande à Eva si elle sait danser.

« Très mal ! »

« Tant mieux, pense Jules. Ça me dispensera de l'inviter. »

En attendant patiemment le retour des autres, il tire sur sa paille un liquide d'apparence savonneuse commandé d'autorité par Clément. Le médecin aspire rapidement le filet glacé tout en cherchant un sujet de conversation qui le sauverait de l'embarras dans lequel il est plongé.

« Ce n'est pas mauvais, s'exclame t-il.

- Non », répond-elle.

Jules se sent gauche. Le traître breuvage commence à rougir ses pommettes et à faire luire ses yeux. De temps en temps, il sourit à sa voisine. Est-ce l'euphorie de l'alcool qui rend désormais l'attente supportable ? Quelques minutes plus tard, Clément, en sueur, revient en compagnie d'Ursula.

« On change de crèmerie. On va boire une bouteille de champagne au Louvre.

- Pourquoi ? s'étonne Jules. Je m'habituais. On n'est pas mal ici.

- Peut-être. Mais il y a des traditions à respecter. »

Clément se rapproche de son ami et lui chuchote à l'oreille :

« Commencer par un bastringue à Pigalle pour la mise en bouche, passer au Louvre dans une boîte chic pour créer l'ambiance et finir au lit. C'est un dosage classique, le procédé infallible et le circuit inévitable.

- Je n'ai aucune envie de bouger, continue à voix basse le jeune médecin. Et puis ça me gêne de te laisser toujours payer. Je n'ai pas d'argent sur moi.

- Ne t'occupe pas et rapplique. »

Le groupe s'installe dans le cabriolet qui démarre brusquement. Le genou de Jules touche celui d'Eva. Un soir, Clément lui a expliqué :

« Si tu fais sans le vouloir du pied à une femme, tu seras bien plus poli si tu ne t'excuses pas. »

À ce souvenir, le docteur sourit et retire sa jambe. L'automobile roule à vive allure à travers les avenues presque vides. Jules met sa tête en arrière. Les immeubles défilent. La vitesse, la caresse du vent tiède sur son visage et une douce ivresse lui procurent une sensation encore inconnue.

Clément arrête bientôt sa voiture dans une rue en pente. Un homme accourt pour ouvrir les portières et escorte les clients jusqu'à un baldaquin de velours rouge et bleu, torsadé de soie, surmontant un vestibule illuminé de cristal de Murano. Un placier les prend en charge. Au moment d'entrer, Jules aperçoit sa silhouette dans la glace. Il ne se reconnaît pas dans ce costume emprunté. Il se trouve presque beau avec ses cheveux noirs gominés, son grain de beauté sur la joue droite, ses yeux en amande et ses lèvres épaisses... Plus élégant encore que Clément qui emboîte le pas au maître d'hôtel. Rapidement, Jules pénètre dans une salle aux murs d'or surchargés de décorations où les couples dansent au son d'une musique douce. Le serveur déplace une table pour installer le groupe sur une banquette profonde et molle comme un divan de garçonnière et apporte un magnum de champagne. Clément regarde l'étiquette en fronçant les sourcils, demande la carte, la parcourt d'un œil expert et commande une bouteille de Mumm. Jules a le temps d'en voir le prix et se retourne vers son ami avec effarement.

« Toujours la règle du jeu, vieux, chuchote l'étudiant. Quand on sort avec une femme, même la plus avenante, il faut mettre le paquet. L'argent facilite les affaires de cœur, crois-moi. »

Puis il se lève en entraînant Ursula sur les pistes. Jules reste près d'Eva. Il contemple cet établissement somptueux, les robes du soir, les smokings. Des hommes en livrées se déplacent à pas feutrés, parlent d'une voix retenue, veillent à

ramasser le moindre déchet. Brusquement, il se sent heureux d'être là avec sa future conquête, sagement assise auprès de lui comme une voisine sympathique rencontrée au hasard d'un voyage ou d'une croisière...

Clément revient presque aussitôt et secoue le jeune médecin.

« Fais un petit effort, essaie quatre pas de danse. Elle en meurt d'envie. Choisis le prochain tango. Tu ne risques pas grand-chose, on est dans la pénombre. Tiens, en voilà un, vas-y. »

Clément a raison. L'obscurité de la piste est rassurante. Au bout de quelques tours sans faux pas, Jules se sent décontracté. Jusque là, il était trop occupé à diriger l'Allemande pour penser à autre chose. Maintenant, il perçoit la peau laiteuse du visage de la jeune femme, ses longs cils qui mettent en valeur ses yeux gris. Bientôt, le morceau s'achève et le couple regagne la table à regret. Pour fêter cet exploit, Clément fait ouvrir une autre bouteille. Jules se laisse aller sur la banquette, plus courbaturé qu'après un violent exercice sans entraînement. Il se sert une coupe, puis deux. Le vin de Champagne, ajouté au cocktail de Pigalle, le détend. Sa tête devient plus légère. En somme, danser n'est pas plus difficile que de jouer aux billes. Le médecin étend ses jambes, regarde intensément le reflet des lumières et l'argenterie, la parade des cavaliers, les belles femmes qui laissent deviner le haut des jambes à travers la finesse du tissu de leur robe. Clément a raison de jouir intensément de la vie. Pour finir de s'en persuader, Jules boit une autre coupe.

Eva porte une tenue de soie légère qui moule sa poitrine. Le médecin suit des yeux le contour des hanches. Peu à peu, c'est le corps qu'il devine sous la robe. Il s'oblige à fixer la salle et pourtant sa main touche le genou de la jeune femme. Il a l'impression de s'être dédoublé et de regarder faire un autre. Il ferme les yeux. Cette vie de plaisir est douce, légère... Comme la chair d'Eva sous un morceau de tissu. C'est peu de chose cette innocente caresse. Dans ce geste furtif, il sent pourtant sa gorge se dessécher, son cœur s'affoler, ses jambes mollir. La tornade du désir prend tous

ses sens.

« Tu t'endors près des dames, petit mufle ? dit Clément en le secouant. Ursula est à point. On s'en va. Je te ramène à tes chères études et à ton dodo. »

Jules a quelques difficultés à se lever, cogne l'angle de la table, renverse un verre.

« Marche droit au moins jusqu'à la porte. Après, je te conduirai », ajoute le séducteur en tenant son ami par le bras.

La nuit est encore lourde. Les paupières fermées, Jules sent le vent tiède contre son visage. Il pourrait rester là des heures. Un brutal tournant projette Eva contre lui. Elle y reste, cale son flanc, son épaule. Le jeune médecin entend tout près de son oreille le souffle chaud qui double le sien. Elle lève légèrement la tête pour le regarder. Il fixe la bouche humide qui s'offre à lui et voit clairement dans les yeux de l'Allemande le langage muet d'une supplication voluptueuse. Les avenues sont vides. La voiture roule vite. Au trois quarts affalés sur la banquette arrière, ils passent aux yeux des rares passants pour des promeneurs bien occupés. Finalement, Clément disait vrai : ces filles à l'air chaste sont bien expérimentées ! Le garage se trouve dans une impasse, près du parc qui longe la cité universitaire. Le portail est fermé. Jules et les deux filles descendent péniblement de la Bugatti tandis que Clément essaie de tirer le veilleur d'un profond sommeil. Jules doit se caler contre un mur tant l'alcool le possède encore. Eva pose contre son épaule un visage pâle. À bout de résistance, il s'écarte et bredouille :

« Excuse-moi... Il faut que je parte.

- Quoi ?... Déjà !
- Oui, oui...
- Tu es malade ?
- Non.
- On se voit demain ?
- Sans faute, promis. »

Puis il se met à courir comme pour fuir une situation qui l'opresse. Quand il arrive à l'appartement, une violente toux lui lève le cœur et un jet de vomissure lui emplit la bouche. Il

court aux toilettes avec un sentiment de culpabilité. Le prix de l'excès. Il a honte de lui-même. Il a mal au ventre. Furtivement, il rencontre son visage dans la glace. La fatigue et l'alcool ont détendu ses muscles et ramolli ses joues. Seul le repos pourra venir à bout de ces désagréables symptômes. Dans cette pièce lugubre, il regrette la campagne, le soleil, les promenades de soir d'été, l'odeur du fumier. D'un bout à l'autre de la soirée, il n'a pas été lui-même. Comment aurait-il pu croire qu'un jour il aurait réagi ainsi ? Où a-t-il eu la tête ?

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvre sur Clément et Ursula. Eva est visiblement rentrée chez elle.

« Vous êtes mal installés ici... Vous manquez d'air. Nous, nous avons une chambre claire, très agréable. Quand nous partirons à la fin de l'été, je peux en parler à la propriétaire, dit l'Allemande dans sa langue maternelle.

- Surtout pas, proteste Jules. Je veux rester ici, je ne suis pas loin de l'hôpital.
- Qu'est-ce qu'elle dit ? demande Clément.
- T'occupe, répond le médecin.
- Tu es quelqu'un de sérieux Jules, observe-t-elle. Je te félicite. »

Elle le regarde droit dans les yeux comme si elle voulait remercier le locataire principal de l'accueillir contre son gré. Cette gratitude la rend jolie, malgré la fatigue, les petites rides sur le côté des paupières et son teint fané.

« Eh vieux ! On va te laisser, lance Clément. On a autre chose à faire. Et qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte.

Tout le monde se couche. Jules ferme les yeux. Mais les bruits étouffés de jouissance qui lui parviennent à l'oreille l'oppressent. Au point qu'il n'ose plus bouger la tête sur l'oreiller. Un ultime cri conclut les ébats et plonge l'appartement dans le silence. Jamais Jules n'a eu à subir pareille situation, même dans la promiscuité des chambres universitaires. Son quotidien serait-il désormais une succession de bacchanales ininterrompues avec Clément ? Que pouvait-il envisager d'autre comme schéma de vie ?

Toute la journée, l'étudiant raté ose toucher ses vêtements, ses livres et cette curiosité agace profondément Jules. Il regarde la montre. 6 heures et demie. Demain, il devra mettre les choses au point avec son colocataire, établir des règles de vie saines. Le médecin n'est pas fait pour le monde interlope de la nuit. Il tourne la tête vers la lucarne de sa chambre. Un orage a éclaté. La pluie coule sur les carreaux. Il change de côté, cherche le souffle régulier du sommeil. Ne plus penser à rien. Dormir. Enfin, il s'assoupit, la bouche ouverte, persuadé qu'un jour Clément le remerciera de ses remontrances.

À neuf heures, la sonnette retentit. Jules ne sait si ce bruit insolite vient de la porte d'entrée ou de son rêve. Un deuxième coup plus insistant le ramène à la réalité. Les yeux encore gonflés, il enfle un peignoir et ouvre le battant.

« Monsieur Peyrie ?

- Oui, c'est moi.
- Nous avons eu bien du mal à vous trouver, lance un homme de haute taille, bedonnant, trapu. Il faut déclarer votre changement d'adresse à la poste de votre quartier.
- Mais de quoi s'agit-il ?
- Un télégramme ! Vous auriez pu l'avoir hier si vous aviez fait le nécessaire, continue-t-il en tendant le papier. Signez-là !
- Merci.
- Remerciez l'université de nous avoir communiqué vos coordonnées.
- Je n'y manquerai pas.
- Ah ces jeunes », conclut le postier en lui tournant le dos.

L'air anxieux, Jules referme le battant. Il décachette l'enveloppe et lit lentement.

Nous vous annonçons avec regret le décès de votre père. L'enterrement aura lieu vendredi. Merci de vous présenter à l'étude de Maître Foutrac à Saint-Cyprien. Avec toutes nos condoléances.

« Mais qu'est-ce qui se passe ici ? » lance Clément

accompagné d'Ursula, hirsute.

Incapable de prononcer un mot, le médecin tend le papier à son ami.

« Oh ! Mon dieu ! »

Clément s'approche de Jules, le prend dans ses bras et l'embrasse.

« Je suis là. »

Jules ne répond pas, laisse choir sa tête en arrière. Ses genoux le lâchent.

« Il va tomber ! crie l'étudiant en se retournant vers Ursula. Une chaise. »

L'Allemande reste interloquée.

« Une chaise ! Elle ne comprend rien celle-là. »

Enfin assis, Jules est secoué par des sanglots convulsifs.

« Pleure mon gars, ça te fera du bien, dit Clément.

- Laisse-moi seul.

- Non, je vais t'aider. »

Jules prend son visage dans ses mains.

« Allez-vous-en.

- Mais...

- Allez-vous-en », hurle t-il en se redressant.

Malgré tout son flegme, Clément accuse le coup. Il reste quelques secondes sans parler, à regarder fixement son ami.

Puis son courage faiblit :

« Comme tu veux, mon vieux. Si tu as besoin de moi, je suis à la cité universitaire.

- D'accord.

- Pas de blague au moins, hein, continue t-il, inquiet de voir sur le visage de Jules les traits de la souffrance.

- Sois tranquille. »

Les deux tourtereaux quittent l'appartement, descendent dans la rue, tous deux glacés par la triste nouvelle, la fatigue et la fraîcheur de l'orage. Jules, quant à lui, reste un long moment derrière la fenêtre à écouter la douloureuse plainte du vent.

II L'héritage

Encore quatre minutes. Le train va partir. Jusque là, Clément et les deux Allemandes sont restés silencieux sur le quai. Un employé avec une casquette passe pour fermer les portières. Jules remonte dans la voiture. Une famille essoufflée et un porteur chargé de bagages envahissent le compartiment où le médecin a réservé sa place.

Par la fenêtre baissée, le jeune homme sourit avec difficulté. Des gens le bousculent dans le couloir et passent leur tête à côté de la sienne. Clément et Jules se regardent dans un mutisme sans espoir. En fait, ils sont partagés entre le refus de l'adversité et la nécessité de comprendre qu'entre eux, dans un bref instant, il ne restera plus qu'un vague souvenir.

« Tu as de quoi lire, vieux ?

- Non, mais ce n'est pas bien grave.
- Attends, je reviens. »

Quelques instants passent. Jules guette le retour de son ami. Enfin, ce dernier réapparaît un paquet de revues sous le bras. Il avance difficilement tant la foule est compacte. Tout en marchant, il jette un coup d'œil sur le journal. Arrivé devant la porte, il ferme l'hebdomadaire, le tend à Jules.

« Pas fameuses les nouvelles ! Ils rappellent six cent mille réservistes sous les drapeaux à la fin du mois de septembre. C'est bientôt pour nous ! » dit-il d'un air complètement détaché.

Sans doute l'étudiant attend-il le moment où le train va commencer à rouler pour oublier l'inévitable guerre qui se profile et pour s'amuser avec les filles. Gagné par l'émotion, le docteur considère l'indifférence de Clément. L'annonce du départ pour Bergerac précède le coup de sifflet de la locomotive. Un mouvement général de mains s'agite de gauche à droite aux fenêtres tandis que le convoi prend de la vitesse en s'ébranlant le long d'une courbe.

« Hier, on a eu un cours sur Nietzsche, lance une jeune brune

à son père juste assis en face de Jules dans le compartiment.

- Tu connais sa plus belle phrase, dit l'homme : "Des chattes, voilà ce que sont toujours les femmes. Des chattes et des oiseaux. Ou, quand cela va bien, des vaches."
- Je ne trouve pas ça drôle, conteste t-elle en se levant. J'ai la migraine. Je vais me détendre dans le couloir.
- Tu ne manges pas ? demande la mère d'un air désolé. La nuit sera longue...
- Non, merci. Plus tard. »

Le médecin regarde la fille qui gagne la porte d'un pas pressé, droite dans sa robe de lainage bleu pâle. Elle passe le battant et disparaît. Cette dispute de famille replonge Jules dans son passé. Lui aussi a vécu les allusions misogynes de son père, la violence et les excès. Durant toute son enfance, il a été le témoin de la soumission de sa mère, Adèle. Au début, il feignait de la croire heureuse. Et puis, à chaque discorde, il jouait au confident, au conseiller. Il se souvient d'elle, assise au bord du lit.

« Le seul fait que tu hésites à le quitter le conforte et le rend plus fort. Il sent que tu as peur du regard extérieur, lui disait-il.

- Lorsqu'on a un fils, on a des responsabilités. »

Elle avait lâché ces mots insensés qui étaient tombés sur les épaules de Jules comme le pied d'un homme sur un insecte. Sans le vouloir, elle avait culpabilisé un enfant pour toute une vie.

Il l'imagine encore dans l'épicerie familiale encombrée de cageots ou dans la chambre à écouter avec angoisse des refrains de chansonnettes. Il pense à elle avec une intensité qui lui grippe la gorge. Elle est partie un beau jour de printemps d'une « mauvaise chute dans l'escalier », pour reprendre les termes du médecin qui a signé le certificat d'inhumation. Mais Jules sait qu'Adèle n'a pas dégringolé par hasard. Pourquoi n'était-il pas intervenu ? Une déclaration à la police. Un dépôt de plainte contre son père. Le jeune homme se replie avec rage sur sa culpabilité. Son

visage brûle et le sang bourdonne dans ses oreilles. Mais il n'arrive pas à pleurer. Sans doute n'est-il pas prêt pour ça. Les yeux secs dans le vague, il revoit Adèle qui s'active à éplucher des pommes de terre dans un plat rond. Pourquoi cette image nostalgique ? Il ne peut la chasser. C'est si agréable et si triste de se représenter cette main épaisse coupant le tubercule. Une odeur de fécule lui monte aux narines. Une odeur de maman. Dieu que la vie est injuste. Puis, sa mémoire lui impose la photo d'une agonisante sur la première marche, les cheveux décoiffés, la jupe remontée, les bras pendants, la face marbrée de plaques déjà anciennes. Elle avait lutté une ultime fois contre l'adversaire. Déjà, Jules s'exhorte au calme. Même mort, son père devra lui payer la facture. Des pas se rapprochent dans le couloir. Le dos droit, le visage impassible, la fille se rassoit. Le docteur la fixe, le regard dans le vide, une revue ouverte sur ses genoux.

La locomotive traîne en haletant. Il est dix heures trente du matin. Après une nuit inconfortable, Jules se dégourdit les jambes. Cette terre féconde du Périgord où s'affrontent gorges schisteuses et dépressions débouche sur de vertes vallées. Ce spectacle grandiose console le médecin de son retour...

Le train emprunte maintenant le pont qui surplombe la capricieuse Dordogne. Né au Puy-de-Sancy, le fleuve sort des flancs de l'Auvergne et enlace les villages de la région dans des boucles amoureuses. Entourés de leurs forêts sombres, les châteaux se succèdent pour rappeler à Jules qu'il pénètre dans un pays où circulent légendes et maléfices. Enfin, pour finir d'achever le contraste, le convoi longe de curieux bourgs qui respirent la simplicité et la quiétude. C'est dans un de ces lieux que le docteur a grandi, nourri par une saine alimentation achetée au marché. Jadis, il accompagnait Adèle qui s'approvisionnait en produits de saison ramassés la veille, en œufs frais au jaune puissant, en aulx, fromages de chèvre et en légumes. Une odeur de petits pois nouveaux et de laitue

cuite avec un savoureux rôti de porc chatouille les narines du jeune homme... Toute son enfance réapparaît à ses yeux comme plusieurs pages d'un livre de cuisine. Les marrons dont la peau épaisse noircit dans une poêle à trous, les cèpes et les girolles qui embaument la maison, les noix fraîches dont sa mère tirait une huile qui parfumait les salades et les haricots blancs mijotés avec des tomates et des petits lardons...

Quelques minutes plus tard, Jules descend sur les quais de la gare de Bergerac, sa valise à la main. Au sortir de la voiture, il cherche l'autobus de Sarlat qu'un employé au nez couperosé lui indique vaguement, sans retirer les mains de ses poches.

À la place du car, un troupeau de Salers s'arrête, encadré par deux robustes gaillards à la moustache tombante. On dirait qu'ils descendent tout droit de leur village pour assister à une fête folklorique. Un chien ramène une vache retardataire en lui mordillant les jarrets. Stimulées par les jurons, les bêtes s'avancent à pas lents vers la gare de marchandises. Le bus se positionne. Les paysans qui attendent sagement sur le trottoir se dirigent vers les portières et s'installent dans un remueménage de paniers remplis de volailles. À peine Jules est-il assis que son voisin, un homme à blouse noire, ouvre sa musette pour en retirer un gros morceau de pain et du jambon gras qu'il engloutit entre deux gorgées de vin rouge.

Dès la sortie de la ville, la route sillonne une campagne vallonnée, parsemée çà et là de propriétés, villégiatures d'été pour riches Parisiens.

Le véhicule suit à mi-pente une vallée large et profonde, pénètre par endroits dans la grisaille d'un énorme rocher vertical. Les villages s'espacent. À chaque arrêt, Jules devine les gens tassés dans les maisons basses aux volets clos. Il aimerait goûter son retour. Trop de mauvais souvenirs. Après la mort d'Adèle, son père et lui se sont évités. Il régnait entre eux une mauvaise entente, une méfiance réciproque. Ils étaient comme deux étrangers qui surveillaient leurs propos par crainte d'un éclat. Oh ! Les amis ont bien tenté de mettre

un lien dans leur rapport, en les invitant, en essayant de les distraire. Mais Jules souffrait de cette comédie. Il savait également que son père voulait qu'il s'installât ailleurs. Alors Jules a gagné Paris et s'est lancé dans les études.

Aujourd'hui, il a beau condamner la conduite paternelle, il n'en éprouve pas moins un sentiment filial. En tout cas, il veut le croire pour se rassurer. Pour se sentir mieux. Pourtant, Jules est certain que la seule vue du vieillard sur son lit de mort le révoltera. Il a l'impression de s'enfoncer dans un pays rude et désolé. Au bout du monde. Le voisin au casse-croûte descend. Une grosse paysanne rougeaude le remplace. Elle installe des cageots sous les pieds du docteur. Au bout d'un court moment, elle pousse des soupirs, s'éponge le front. Brusquement, elle a un hoquet, se penche et après avoir écarté soigneusement sa jupe, vomit son petit-déjeuner entre ses jambes. Les voyageurs s'apitoient dans un patois rocailleux. Quelqu'un sort d'un mouchoir à carreaux un flacon d'eau de vie bouché par un morceau de liège et offre sucre imbibé de goutte. Ce traitement paraît efficace.

Assis jusque-là près de la fenêtre entrebâillée, Jules profite d'un mince filet d'air frais qui l'aide à supporter l'odeur ambiante, mêlée aux relents du gazole et de l'huile chaude. Brusquement, la côte devient rude. Le moteur l'attaque dans un bruit effroyable. La voisine de Jules recommence à s'éventer en gémissant. Elle se penche vers lui pour murmurer dans un souffle bileux :

« Heureusement qu'on arrive à Saint-Cyprien. Voilà que ça me reprend. »

Dans un dernier effort hoquetant, l'autobus tourne à droite. Puis, il suit une rue étroite et plus sombre, jusqu'à la place des oies. Jules descend. La devise de Saint-Cyprien lui revient à l'esprit. Cet ermite installé en 620 dans les grottes de Fages surplombant le village disait souvent : « Quid sucitabit telum ». Ce qui signifie littéralement : « Qui osera tirer un trait ? » Jules voit là un signe divin d'encouragement. L'épicerie familiale se trouve juste derrière le clocher, donjon du XII^e siècle. Et autour, un paysage, non ! Plutôt une

mosaïque éclairée d'un ciel dont l'éclat irise les rangs serrés des maisons grisâtres tout en magnifiant le rouge éclatant des fleurs plantées ça et là.

Enfin parvenu devant la devanture tout en bois du magasin, Jules entre sa clef dans la serrure. Mais la porte s'ouvre de l'intérieur.

« Bonjour, s'exclame une vieille dame, les cheveux attachés en chignon au-dessus d'un visage ovale, strié de rides. Vous devez être Jules.

- Oui.
- Entrez vite. Venez vous désaltérer. Après un tel voyage... »

Le docteur respire l'odeur familière de la maison, observe son interlocutrice à la dérobée. Elle a croisé un châle crème sur sa robe noire. On dirait une carmélite en visite dans la vie civile.

« Quel malheur, gémit-elle. Un si gentil compagnon. »

Tous deux restent immobiles, sans prononcer un mot. Un chien aboie dehors. Un autre lui répond. Puis c'est le silence. Jules détourne le regard. Inutile de lutter contre lui-même. Tout ce qu'il veut oublier lui remonte en mémoire, dans une bouffée de chaleur. Des scènes se présentent à ses yeux comme des extraits de films muets : ses retours de parties de pêche, la destruction des essaims de guêpes nichés sur les arbres, la chasse aux papillons, aux têtards et même son départ quelques semaines après la mort d'Adèle. Mûri par les difficultés d'une vie étudiante, il est devenu plus renfermé, plus pondéré. Sans doute, la femme conçoit-elle ce présent mutisme comme une profonde tristesse. Elle hésite et reprend d'une voix étouffée.

« Venez. »

Elle traverse la salle à manger. Il lui emboîte le pas. Tout à coup, Jules se retrouve devant son père, couché sur le dos, le nez pointé vers le plafond, les pommettes saillantes, les paupières closes, la bouche fermée.

« De quoi est-il mort ? demande Jules.

- Une crise cardiaque. »

Le médecin se penche sur le corps. Les prunelles écarquillées, il attend la montée d'un chagrin convenable. En vain. À côté de lui, la femme a enlevé son foulard et renifle comme si elle avait perdu son mari. De chaudes larmes coulent sur son visage ovale. « Encore un peu et elle serait capable d'entonner les lamentations de pleureuse de village », pense t-il, déjà gêné à l'idée qu'elle s'agenouille près du lit.
« Comment est-ce arrivé ? demande Jules.

- Il était presque 8 heures. On avait fermé le magasin depuis quelque temps. Il était en train de couper le bout des haricots, bien tranquillement... Moi j'étais à ma machine à coudre... Tout à coup, il a dit : "La fenêtre... Ouvre la fenêtre..." Le temps que je me mette debout, et le voilà qui tombe sur la table. Je me précipite. Je le soulève. Il est lourd, vous savez... Il ne soufflait plus. Immédiatement, je suis descendue chez le docteur. Heureusement, il était là... Il est venu... Mais c'était déjà fini... Ah ! Quel malheur !... »

Jules la dévisage. Puis, il s'entend demander.

« Vous êtes couturière à domicile ?

- Non... Je m'appelle Christiane Besson. »

La femme lui lance un regard oblique :

« Les obsèques auront lieu demain. »

La suite s'enchaîne d'une manière à la fois absurde et tragique. On discute pour savoir comment se déroulera la cérémonie. Jules a l'impression d'être dans un décor de théâtre. Trois cierges minables disposés dans des coquetiers éclairent le mort couché sur le lit, chaussures aux pieds et cravate au col. Dieu sait pourquoi on a tendu un drap sur le mur, derrière le chevet. « Il me reçoit beaucoup mieux qu'il ne l'aurait fait de son vivant », pense ironiquement Jules. Costume et éclairage, tout est conçu pour augmenter l'impression de mystère. Sinistre comédie. L'intruse a déposé un chapelet sur les mains croisées du défunt.

« Il n'était pas croyant, s'exclame Jules d'une voix basse. Pourquoi l'avez-vous drapé de la sorte ?

- C'était sa volonté.
- En êtes-vous certaine ?
- Ce ne serait pas chrétien. La volonté d'un mort est sacrée. »

Elle a dû prévenir les habitants de Saint-Cyprien. Car bientôt, les visites commencent. Visages consternés, bras tendus, accolades. Même les pires ennemis se sont déplacés. Devant chacun, Christiane explique les circonstances du décès subit. À force de raconter son récit, elle l'enjolive. Jules ne veut pas s'en mêler. Mais cette importance donnée à son père l'irrite. Les gens vont jeter un regard sur la dépouille, reviennent, soupirent, chuchotent de fades condoléances :

« C'est affreux pour le fils qui reste !... Vous devez avoir tant de souvenirs... C'est terrible de perdre son père. Surtout pour vous qui êtes médecin. Ne pas avoir pu être là pour tenter de sauver votre parent. »

Jules approuve avec le sentiment de feindre un chagrin disproportionné. On l'embrasse. D'autres curieux surviennent. Il laisse la porte de la maison ouverte. Vers le soir, le défilé s'arrête. Le docteur commence à avoir faim. L'heure du dîner est depuis longtemps passée et Christiane ne met toujours pas la table. Elle ne pense qu'au mort. À 9 heures, le jeune homme se rend dans la cuisine pour se préparer un repas improvisé.

« Je vais le faire, lance t-elle. Mais je n'ai pas grand-chose.

- Rentrez chez vous. Je sais très bien me débrouiller tout seul. J'ai l'habitude.
- Mais chez moi, c'est ici.
- Quoi ?
- Ben oui.
- Dites-moi que je rêve. Vous ne viviez pas avec mon père ?
- Si. »

Le regard brillant, Jules aspire la dernière gorgée du verre de vin qu'il s'est servi en apéritif. Il gonfle les joues comme pour savourer le liquide et noyer ses pensées dans un monde meilleur. Il canalise sa colère. Un frisson hérissé sa peau. Ne

pas éclater maintenant.

« Je vais me coucher.

- Mais vous n'avez rien mangé.
- Ce n'est pas grave. Ça peut attendre demain. Je suis fatigué... Le voyage, certainement.
- Je vais faire votre lit. »

Jules passe rapidement dans la salle de bain pour se rafraîchir, contemple son visage triste et s'étonne de la brusque accélération de sa vie. Dix minutes plus tard, il est couché sur le dos, les mains croisées. Inconsciemment, il a pris la même position que son père derrière le mur. Vite, il plie les jambes et courbe le dos. En remuant machinalement les pieds, il s'assure de la mobilité de son corps bien vivant. Puis, il enfonce ses joues dans l'oreiller et enveloppe d'un regard désireux la pêche desséchée qu'il a posée sur la table tout à côté.

Au milieu de la nuit, il s'éveille. La lampe brûle toujours. Le silence de la maison est pesant. Il se rendort. Il a dix ans, douze ans. Son père vient de rentrer, ivre et se met à table. Soudain, il s'aperçoit qu'il n'a pas de fourchette et en fait le reproche à sa femme avant de la gifler. La claque résonne à plusieurs reprises dans le sommeil du médecin. Les yeux d'Adèle rencontrent ceux de son fils, dans un élan de détresse. Demain l'enterrement mettra un terme à la torture psychologique. Du moins, dans le brouillard de ses rêves, Jules le pense t-il.

**

*

Le cercueil touche le fond du trou. Christiane fait un signe de croix. Tous l'imitent.

« Mes amis, dit-elle à haute voix, je vous demande d'être en pensée avec celui que l'on vient de conduire dans sa dernière demeure... »

Jules se crispe de la nuque aux orteils. À l'entrée du

cimetière, elle l'a prévenu de son intention de prononcer quelques mots. Une chaleur moite stagne sous le ciel gris. Le temps est orageux. Des fleurs fanées ornent les tombes voisines. À côté, contre la levée de terre, s'appuie une couronne de pensées violettes. Un ruban de la même couleur en atteste la provenance : « À mon ami bien aimé. » Entre sa chevelure tirée et son cou flasque, Christiane arbore toutes les allures du mélodrame. Sa bouche s'ouvre. Puis, elle improvise, une main sur le cœur. Et en avant pour « Notre cher Georges... Toujours là pour son prochain... D'une gentillesse et d'une douceur incomparables... »

« Est-ce bien mon père dont il s'agit là, se demande Jules. Le meurtrier. Cet homme haineux, couvert d'urticaire nerveux ? »

Christiane froisse un mouchoir devant son nez. A-t-elle réellement du chagrin ? Elle incline lourdement le visage. Autour d'elle, l'assemblée garde le silence. Au bout d'une minute, Jules ramasse une poignée de terre et la jette sur le cercueil. Les autres l'imitent. Puis chacun s'éloigne dans l'allée centrale, laissant les fossoyeurs achever leur besogne. Le cimetière de Saint-Cyprien est divisé comme un gâteau. Pour chaque part, une décennie d'enterrés. Il suffit de connaître l'année de décès pour se diriger tout droit vers la tombe désirée. Des arbres alignent leur feuillage protecteur. Les pierres tombales se suivent, pompeuses ou modestes, sous forme de maisonnette ou à même le sol. Jules marche devant sans desserrer les lèvres. Bien des têtes connues se sont déplacées. Des amis, des clients, de la famille. La tante Lucie de Bézennac, les Bouyer, d'obscures cousines de Meyral qui semblent connaître le défunt même si le médecin est persuadé de les voir pour la première fois. Pas question de supporter la compagnie de tous ces gens en assistant à la sauterie post-mortem organisée dans la salle du presbytère ! Ayant subi de force le dîner organisé le jour de l'enterrement de sa mère, Jules imagine sans peine le déroulement de celui-ci... Au début, paralysés par la gêne, le visage défait, hommes et femmes mangeront comme à regret. On vantera

les qualités de Georges entre deux gorgées de vin de Bergerac. Puis, les voix deviendront plus fortes, les joues se congestionneront, quelques rires étouffés monteront de la table réservée aux enfants. Enfin, deux heures plus tard, détendus par la nourriture et la boisson, tous les convives qui ont rarement l'occasion de se rencontrer oublieront la mémoire du défunt et parleront de leurs affaires personnelles, de la politique, de la situation explosive en Europe. Le tout dans une rumeur de banquet finissant. Aussi, au risque de choquer, Jules regagne l'épicerie avec un sentiment de délivrance.

Mais, à peine a-t-il quitté le cimetière, qu'une voix le rattrape
« Monsieur Peyrie ? »

Il a reconnu l'intonation et se retourne. Absorbé par ses pensées, il n'a pas vu le curé Cabézède qui conversait avec une vieille mégère du village. Laissant là sa paroissienne, le prêtre s'approche de Jules, la main tendue.

« Vous ne venez pas à la salle du presbytère ? »

- Non, je n'en ai pas le cœur.
- Je peux le comprendre. Cependant, si vous avez une minute... »

Le médecin se laisse conduire jusque dans la maison de l'homme d'Église, à l'écart des curieux.

« Vous prendrez bien un verre de quinquina... »

- Pourquoi pas. »

Ils pénètrent dans une pièce assombrie par des rideaux jaunâtres. Au mur, un crucifix en ivoire sur une croix en chêne foncé sur laquelle on a coincé une branche de buis. Une table parsemée de quelques miettes, trois chaises en paille constituent le mobilier de la modeste demeure. L'abbé apporte une bouteille et deux verres ébréchés.

« Vous n'allez pas rester debout, quand même. »

Devant une telle insistance, Jules prend place. Il ne peut s'habituer à cette pièce qui sent la messe refroidie. Son regard s'abaisse sur les sandales en gros cuir de son interlocuteur. Ce détail le met en confiance, car il devine derrière la soutane une existence ascète avec ses soucis de cuisine, de

raccommodage, de rhumes, d'insomnies, de prières. Jules boit une gorgée.

« Vous avez gardé l'église intacte, monsieur le curé. Les orgues sont toujours aussi belles !

- Ils auraient bien besoin d'une réfection, même si des connaisseurs nous l'envient.
- Qui en est le facteur ?
- On ignore tout de l'artiste. D'ailleurs, n'est-ce pas mieux ainsi ? Seul Dieu connaît son nom pour l'éternité.
- Vous dites ?
- Vous me comprendriez si vous aviez la foi.
- La foi ! » murmure Jules en tournant son verre dans la main. »

L'abbé le considère en souriant.

« Vous ne me suivez pas ?

- Non. Si Dieu existait, s'il était bon et juste comme vous le prétendez, pourquoi a-t-il laissé partir mon père après ma mère ? »

Le prêtre croise ses mains poilues et renverse légèrement la tête.

« Si vous étiez chrétien, vous sauriez qu'à cette heure, elle est certainement plus heureuse que vous. »

Jules jette à l'abbé un coup d'œil agacé. Le calme et l'assurance de l'homme d'église lui sont pénibles, comme une injure à son désarroi. Dominant son émotion, il articule d'une voix étouffée :

« Quelle consolation ! J'aurais beau prier, elle ne reviendra pas.

- En effet. Mais vous pouvez honorer sa mémoire. J'ai bien connu votre mère. C'était une femme d'une grande bonté.
- Une esclave.
- Jules ! Vous ne pouvez pas dire ça. De là-haut, elle a continué à veiller sur son mari... Elle l'a regardé vivre. Elle lui a pardonné ses erreurs. Ne l'oubliez jamais. »

Le médecin se lève, furieux :

« Je ne peux entendre un mot de plus.

- Vous êtes têtu !
- N'en prenez pas ombrage. Mais avant de donner des conseils, essayez de comprendre le passé de vos paroissiens.
- Je préfère me tourner vers l'avenir. Vous aurez peut-être besoin de mes lumières.
- Je ne crois pas.
- Bien, sachez que je suis là, au cas où. »

Jules rentre au magasin en luttant contre ses angoisses. De quelles « erreurs » parle l'abbé ? Sans doute s'agit-il des violences de son père vis-à-vis d'Adèle ? Sur le bas-côté, un enfant joue au ballon, un vieillard est assis sur sa chaise, le regard dans le vide, une canne à la main. La terre continue à vivre sans Georges. De son côté, au presbytère, les convives pillent les victuailles déposées sur une grande table drapée d'une nappe blanche. Chacun reçoit un verre de vin blanc. On apporte un énorme gâteau aux noix. Le curé a rejoint l'assemblée et regrette que Jules n'ait pas assisté aux agapes.